

Xavier Mauméjean

LILLIPUTIA

Une tragédie de poche

Roman

calmann-lévy

LE TERRITOIRE BLANC

*Pourquoi les gens sont-ils méchants ?
Est-ce que leur cœur change de couleur ?*

OUI-OUI

Nul ne sait pourquoi Elcana était Elcana. Pourquoi il avait une si petite taille et un si étrange prénom. Sa hauteur fait l'objet de ce roman. Parlons d'abord du prénom.

Elcana était le fils de Meciar, qui était lui-même issu de Torgyàn. Bien sûr, ce dernier avait aussi un père, mais qu'il ne sert à rien ici d'évoquer. Car l'identité d'Elcana, inscrite en petits caractères, tient sur un bout de papier qui resta trente ans coincé dans le tiroir d'une commode. Et c'est Torgyàn qui, en rédigeant le billet, fit d'Elcana ce qu'il devint.

Torgyàn était arrivé peu après la guerre dans cette partie de la région qui était perpétuellement recouverte de neige, au point qu'on ne la désignait pas autrement que sous le nom de « Territoire Blanc ». Accompagné de son épouse, il tirait une charrette à bras qui contenait tous leurs biens, ce qui ne faisait pas grand-chose. Mais il y avait tout de même une commode, posée sur le plateau, à laquelle Zilna tenait beaucoup. Elle n'appartenait pas à ces femmes qui dirigent la maison en poussant des cris, et qu'il est inutile de battre car on ne peut les attendrir. Zilna n'exigeait rien de la vie, mais elle était attachée à ce meuble que lui avait donné sa mère. Celle-ci, un peu sorcière, pensait que l'on pouvait prédire les événements rien qu'en ouvrant les tiroirs. Naissances et baptêmes, moissons et disettes, tout y était soigneusement rangé, et se matérialiserait autour d'eux quand le ménage s'installerait quelque part, s'il y parvenait enfin.

C'est pourquoi Zilna prenait bien soin de placer chiffons et chemises toujours à la même place, pour ne pas bouleverser l'avenir. Torgyàn ne voyait pas trop l'intérêt de connaître le futur, puisque c'est dans le présent que l'on vit, mais comme son épouse était d'humeur facile, et qu'elle était soigneuse, il avait

accepté de trimballer la commode. C'était une pièce assez lourde, avec ferrures, en bois ouvragé et vernis, et il fallait de la force pour la déplacer. Les paysans furent très impressionnés par Torgyàn et ils l'acceptèrent. Le destin du couple se trouva scellé par la charge qu'il supportait, ce qui donna raison à la mère de Zilna.

Les gens du coin n'habitaient pas un *pays* comme il s'en trouve, joliment colorés, sur les cartes ornant les salles de classe. Ils vivaient dans un hameau ou dans une ferme isolée. L'instituteur l'avait d'ailleurs bien compris. Cet homme qui venait de la ville avait, à l'aube de sa carrière, dispensé un catéchisme laïc conforme aux directives du ministère. Mais un beau faisan enrobé dans un linge, ou une simple pomme lustrée au tablier, l'avait convaincu qu'il perdait son temps. Depuis, le maître évitait d'utiliser des mots comme « patrie » ou « nation » avec des têtes folles qui s'égaillaient comme une volée de passereaux aux premiers appels de la nature. Suivant le rythme des saisons, garçons et filles délaissaient les bancs de l'école pour récolter des châtaignes, poser des collets, pêcher la truite ou brasser les foins avec leurs parents.

L'arrivée des étrangers offrit une distraction qui permit aux enfants d'écorner davantage leur éducation. La communauté céda un lopin à Torgyàn et Zilna, une petite parcelle pour commencer, le temps qu'ils fassent leurs preuves. Les hommes aidèrent à bâtir les murs, tandis que les femmes disposaient sur les tréteaux serviettes brodées et banquet de fête. On ne but qu'après avoir posé le toit, puis il y eut les danses. Le reste suivit.

Torgyàn souffla tôt la chandelle cette nuit-là. Ils firent la chose dans la pénombre, en chemise de nuit, sans trop se perdre en caresses. Pour éviter les souvenirs qui, dès le lendemain, viendraient les distraire dans leur travail. Ce qu'aucun d'eux ne souhaitait, car les moissons et la soupe s'imposaient comme les seules préoccupations dignes d'occuper leurs esprits en jachère. Les tâches quotidiennes formaient une routine rassurante, un horizon en bout de champs, limité mais sans surprises. Meciar naquit dix mois après, une excentricité que sa mère lui reprocha par la suite. D'ailleurs, Torgyàn et Zilna n'eurent pas d'autres enfants.

Ils veillèrent toutefois sur quantité de nourrissons, du fait que Torgyàn était aussi forgeron. D'un caractère robuste mais

malléable, trempé comme le métal qu'il aimait façonner, il s'y entendait pour redresser les dents d'une herse, aiguiser les couteaux, réparer un moyeu ou affûter un soc de charrue, et on venait de loin pour lui faire cercler de fer les barriques de bière, afin qu'elle ne s'aigrisse. Plus étonnante était la coutume qui l'obligeait à enserrer la cheville d'un nouveau-né. Les mères lui confiaient leurs petits, et il fondait un anneau, pas plus gros qu'une bague, que l'on reliait par une chaîne au berceau. Ainsi les démons ne pouvaient s'emparer des jeunes âmes pour aspirer leur suc. Conscients de ce qu'ils lui devaient, garçons et filles du village voyaient en Torgyàn un oncle, et ils tinrent lieu de parentèle à l'unique fils du forgeron. Meciar se retrouva uni aux gens de son âge par des maillons plus solides que les liens du sang qui ont tendance à se relâcher. Ce fut pour Zilna une malédiction.

Elle n'avait accouché qu'une seule fois, afin de ne pas encombrer la commode. Trop de descendants multiplieraient le linge qu'il faudrait entasser, ou pire, ranger ailleurs. Comme elle ne pouvait laisser les futurs se répandre hors des tiroirs, Meciar suffirait à meubler son existence. Mais Torgyàn accueillait chaque semaine des nourrissons, ce qui obligeait son épouse à faire provision de langes. Zilna les soumettait sans cesse au battoir, diluant dans le ruisseau l'avenir des enchaînés, en même temps que leur merde. Ce qui fit de Zilna une avorteuse, à sa façon.

En guise d'ange, ils eurent un batailleur qui se présenta bien après le terme en déchirant les chairs de sa mère. Torgyàn fit venir le médecin qui marmonna quelques mots en latin. Ce qui impressionna le couple, car bien qu'ils n'entendent rien à cette langue, les humbles savent reconnaître un savant. Il libéra Zilna, ajoutant un poids supplémentaire à son fardeau. Dès le lendemain, elle retournerait aux champs, ferait la lavandière et donnerait le sein au bébé. Torgyàn paya le praticien en charcuteries au raifort. Ces petits riens, qui coûtent beaucoup aux pauvres, obligèrent l'homme de l'art à poser une question, par politesse. « Quel sera le prénom de l'enfant ? » demanda-t-il au père. « Meciar », répondit le forgeron en consultant un tiroir. L'accoucheur approuva et Zilna fit avec.

On dit que le chiffre 7 est sacré, et que l'on doit conserver tout ce qui est acquis depuis sept ans, sous peine de le regretter.

Pourtant, au terme de ses sept premières années, Meciar ne retint aucun péché, et encore moins de merveilles. Mais sept annonce aussi de grands changements, et c'est ce qui advint pour le septième anniversaire de Meciar. Le soir, son père tomba au bout d'une ligne de laitues, comme si tous les événements depuis l'origine du monde avaient conspiré à conduire le forgeron jusqu'à cette salade. Torgyàn bava sur une feuille, à la façon d'un escargot, ce qui en dit long sur la sympathie qui unit les êtres dans ces régions.

Ne le voyant pas revenir, sa femme essuya ses mains rougies par la lessive pour les placer en porte-voix. Comme il ne répondait pas, elle envoya Meciar rejoindre son père. Le garçon se précipita, trop heureux de couper à la corvée de bûches. L'instinct, bien plus que la vision du corps étendu, lui fit faire un brusque demi-tour. Zilna ravala un sanglot, releva la tête puisque tout était dit sans mots, et s'en alla à la ferme voisine. Les frères Yogzà et Janko, de solides gaillards qui vivaient en célibataires, laissèrent leur pain noir pour venir en renfort. Torgyàn était toujours étalé face contre terre, mais on n'attendait pas de lui qu'il se comporte en Lazare. On le saisit par les bras et les jambes, sans toutefois parvenir à le relever entier. Sa famille, et dans une moindre mesure ses amis, se résignèrent à laisser son âme quelque part dans les champs, comme on confie l'esprit du marin à la mer. Les fossoyeurs creusèrent un trou dans le blanc de la terre, plantèrent des clous sur le cercueil, ceux-là mêmes que Torgyàn avait forgés, et c'en fut fini de lui.

À compter de ce jour, Zilna n'ouvrit plus jamais le premier tiroir de la commode.